HAL
open science

Lycophron et les errances d'Énée

Évelyne Prioux

To cite this version:

Évelyne Prioux. Lycophron et les errances d'Énée. Eruditio antiqua, 2009, 1, pp.105-122. halshs-00372659

HAL Id: halshs-00372659

https://shs.hal.science/halshs-00372659v1

Submitted on 1 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lycophron et les errances d'Énée: mythes « locaux », érudition ethnographique et poétique des griphes

L'*Alexandra* se présente sous la forme d'une longue prophétie prononcée par Cassandre alors que Paris s'apprête à partir enlever Hélène. La *Souda* mentionne l'*Alexandra* parmi les tragédies attribuées à un certain Lycophron de Chalcis, fils de Soclès et fils adoptif de Lycos de Rhégion, l'historien de Grande Grèce. Ce Lycophron aurait fait partie, nous dit la *Souda*, des poètes-grammairiens de la Bibliothèque d'Alexandrie, où il était actif sous Ptolémée II Philadelphe. Ce témoignage ne va pas sans poser plusieurs problèmes, liés, d'une part, à la faible présence des allusions à Alexandrie ou au monde égyptien dans le poème, et, d'autre part, à l'importance des allusions à la puissance romaine. La question de la datation de l'*Alexandra* fut par ailleurs soulevée par les commentateurs anciens [1], avant de nourrir les débats des historiens et des philologues au cours des XIXe et XXe siècles. La nécessité d'expliquer certaines « contradictions » au sein du texte [2], mais aussi certains excursus consacrés à l'histoire romaine, a fréquemment conduit les commentateurs à supposer que tout ou partie de son œuvre ne remontait qu'au IIe siècle avant J.-C., voire à l'époque augustéenne. Pour ne citer qu'un exemple, une célèbre hypothèse avancée par S. West voudrait qu'un interpolateur écrivant en contexte italien soit intervenu *a posteriori* sur certaines parties du texte [3]. Suivant cette hypothèse, les contradictions internes à l'œuvre qui nous est parvenue (personnages mourant deux fois, à des endroits différents) s'expliqueraient par le fait que nous conservons par endroit les deux versions successives du texte, l'original du IIIe siècle et la réécriture en contexte italien.

Parmi les multiples approches qui ont été proposées, celles qui m'intéressent le plus ici sont celles qui situent la composition de l'ensemble du poème au début du IIIe siècle avant J.-C. (conformément aux témoignages anciens concernant l'auteur) tout en s'efforçant d'expliquer l'« italocentrisme » de l'*Alexandra*. Plusieurs commentateurs ont pris appui sur l'idée d'une relation étroite entre Lycos de Rhégion — idée qui est bien entendue suggérée par la notice de la *Souda* qui fait de Lycophron le fils adoptif de l'historien de Rhégion. Cette piste a notamment été développée par G. Amiotti, qui estime que l'*Alexandra* est une œuvre de jeunesse du Lycophron qui s'installa ensuite à Alexandrie sous le règne de Ptolémée II, où il retravailla peut-être son œuvre de jeunesse. Suivant l'hypothèse défendue par cette chercheuse, les mythes évoqués dans l'*Alexandra* reflèteraient les préoccupations politiques des élites de Grande Grèce à l'extrême fin du IVe siècle avant J.-C. [4] Toujours suivant G. Amiotti, l'*Alexandra* ferait notamment écho au passage d'Alexandre le Molosse, oncle d'Alexandre le Grand, en Italie du Sud.

A. Coppola préfère au contraire rattacher l'*Alexandra* au contexte politique de l'Alexandrie des années 270 av. J.-C., et plus particulièrement à l'ambassade de 273 qui marque tout l'intérêt de Ptolémée II pour l'émergence de la puissance romaine [5]. Pour A. Coppola, le poème de Lycophon s'efforcerait par exemple de mettre en évidence la *suggeneia* troyenne qui rapproche les Macédoniens et les Romains: le contexte de rédaction de l'*Alexandra* serait dès lors celui d'un rapprochement diplomatique entre Alexandrie et Rome. Pour appuyer l'hypothèse d'une datation haute, A. Coppola souligne également la présence d'une série d'allusions probables à l'histoire contemporaine désignée sous le masque de différents mythes. Les épisodes de la geste de Diomède feraient ainsi allusion à différents événements survenus dans le cadre des expéditions menées par une série de *condottieri* en Italie du Sud à la fin du IVe siècle av. J.-C., Diomède servant de prédécesseur mythique à ces aventuriers successifs: certains vers du poème (v. 593-632) peuvent ainsi être mis en rapport avec la geste d'Alexandre le Molosse, tandis que d'autres (v. 630–632) font peut-être allusion à Cléonyme, et plus probablement à Agathocle. L'entreprise d'élimination de la famille d'Alexandre le Grand par Cassandre est quant à elle directement citée avec la mention de la mort d'Héraclès fils d'Alexandre et de Barsine en 309 avant J.-C. (v. 803–804), mais elle est peut-être également évoquée à travers la mort de Polyxène (v. 314 et 323–329) — éventuelle allusion à la mort d'Olympias, dont l'un des noms était précisément Polyxène.

Plus récemment, G. Lambin a proposé une nouvelle hypothèse : d'après lui, le nom de Lycophron aurait été

1. Voir *schol.* v. 1226.
2. Calchas meurt ainsi deux fois, une fois près de Colophon en Asie et une fois près de Siris en Italie du Sud: Lycophron, *Alex.* v. 424–430 et v. 978–983.
3. West 1984.
4. Amiotti 1982.
5. Coppola 2002, chap. 2.

porté par deux auteurs du IIIe siècle [6]. Il faudrait ainsi distinguer Lycophron de Chalcis, le tragique de la cour de Ptolémée II, de l'auteur de l'*Alexandra* qui aurait vécu en Grande Grèce et aurait été, de ce fait, un témoin privilégié de l'ascension de la puissance romaine. G. Lambin estime que Soclès — le citoyen de Chalcis mentionné par la *Souda* — est en réalité le père de Lycophron de Chalcis, tandis que Lycos de Rhégion serait le vrai père de l'auteur de l'*Alexandra*.

Sans vouloir entrer dans ce débat, je souhaiterais souligner deux points qui me paraissent essentiels. Premièrement, ces récentes contributions, qui reconnaissent l'existence probable d'un lien entre Lycophron et Lycos de Rhégion et supposent, de la part de ce poète, une connaissance réelle de l'Italie du début du IIIe siècle avant J.-C., présentent l'avantage certain de ne pas répudier tout un pan des témoignages que nous possédons sur la figure de Lycophron.

Deuxièmement, il convient de souligner, à la suite d'A. Momigliano, l'intérêt certain que Rome et l'Italie méridionale suscitaient à la cour de Ptolémée II Philadelphe [7]. Ces deux éléments nous invitent à prendre au sérieux l'hypothèse d'une rédaction précoce des parties italiennes de l'*Alexandra*. C'est dans cette perspective que je souhaiterais réexaminer ici l'excursus consacré aux errances d'Énée (v. 1230–1258), passage où Cassandre évoque successivement la naissance de Romulus et de Rémus (v. 1230–1233), les errances d'Énée puis ses aventures en Étrurie (v. 1234–1241), son alliance avec un nain errant et deux fils de Télèphe (v. 1242–1249) et la réalisation de deux prophéties qui marqueront la fin des errances des Troyens et indiqueront le site de la future Rome (v. 1250–1258).

Dans cet article, je souhaite montrer qu'au-delà des énigmes et cryptages chers à Lycophron, les références à des éléments plus ou moins obscurs des traditions mythologiques relatives à l'Italie et à la fondation de Rome sont souvent guidées par la volonté de présenter cette ville comme étant à la fois le produit et l'agent d'une forme de réconciliation entre Europe et Asie. L'ensemble du passage relatif aux errances d'Énée multiplie les allusions à des versions différentes et parfois concurrentes de la légende des origines: parmi les notices rassemblées par Lycophron, certaines doivent probablement nous amener à remettre en cause la notion même de « mythe local ». Comme nous le verrons dans plusieurs cas, les versions dites déviantes ou locales de certains mythes sont probablement entrées dans le texte de Lycophron par l'intermédiaire de notices conservées par des historiens grecs : à partir de ces éléments, le poète semble ensuite s'être livré à un jeu de recomposition des traditions qui permettait de concilier différentes versions et qui visait peut-être à étayer le discours idéologique que Lycophron souhaitait tenir sur l'histoire universelle.

Le nom de Rome

Dans l'ouverture de ce passage consacré aux errances d'Énée, Cassandre s'adresse à Troie, sa patrie:

> Et tu n'enfouiras pas dans les ténèbres, malheureuse patrie, un prestige oublié et fané. Telle est la valeur des lionceaux jumeaux qu'un de mes parents laissera, une race à la force (*rômè*) exceptionnelle [8].

Lycophron fait évidemment allusion à Romulus et Rémus, les jumeaux issus de la descendance d'Énée, le « parent » (*σύγγονος*) de Cassandre. Les commentateurs ont depuis longtemps remarqué que l'*Alexandra* ne mentionnait explicitement ni Rome, ni le Tibre, alors que le poème multiplie les allusions à des toponymes ou à des noms de cours d'eau italiens moins fameux. Cette réticence correspond à un phénomène largement observé au sujet des noms de héros ou de personnages mythologiques: alors que les personnages secondaires sont parfois désignés par leur vrai nom, les personnage principaux ne sont évoqués qu'au moyen d'une filiation ou de noms rares, correspondant à des versions locales, ou encore à travers des périphrases descriptives [9].

---

6. Lambin 2005, introduction
7. Momigliano 1942, p. 59–60 ; Rossi 1997 ; Coppola 2002, p. 60–70 ; Prioux (à paraître).
8. Lycophron, *Alex.* 1230–1233 :

   Οὐδ' ἄμνηστον, ἀθλία πατρίς,
   κῦδος μαρανθὲν ἐγκατακρύψεις ζόφῳ.
   Τοιούσδ' ἐμός τις σύγγονος λείψει διπλοῦς
   σκύμνους λέοντας, ἔξοχον ῥώμῃ γένος...
9. Sistakou 2009.

Dans ce passage, le poète recourt à un procédé assez singulier en mentionnant la force (*ῥώμῃ*) du *γένος* auquel appartiennent Romulus et Rémus. Il nomme ainsi, par un effet d'homophonie, la ville de Rome, tout en inventant un procédé probablement destiné à célébrer la valeur du peuple romain. La mention des jumeaux permet peut-être aussi de donner une place, dans ce poème, au mythe que les Romains de l'époque républicaine semblent avoir privilégié lorsqu'ils souhaitaient évoquer leurs origines en dehors de tout contexte diplomatique. L'analyse des textes républicains tend en effet à montrer que les auteurs latins mentionnent plus volontiers la légende des jumeaux que celle d'Énée. Cette dernière est plus particulièrement convoquée dans les cas où les Romains sont amenés à aborder leurs origines dans le contexte de relations diplomatiques avec des populations grecques [10]. Lorsque Lycophron nomme les jumeaux avant d'exposer successivement les rôles qu'Énée, d'Ulysse/Nanas et les Téléphides joueront dans la fondation de la ville, il semble donc jouer sur une démultiplication volontaire des traditions relatives à la fondation de Rome. Le texte semble ainsi multiplier les points de vues relatifs à la naissance de l'*Urbs* : point de vue « interne » à Rome avec la mention des jumeaux, point de vue privilégié dans les échanges avec les Grecs lorsque Lycophron se tourne vers la figure d'Énée, point de vue mettant en avant les liens entre Rome et l'Étrurie lorsque le poème mentionne les figures d'Ulysse/Nanas et des Téléphides.

Nanos/Nanas

Le passage sur les errances d'Énée (v. 1234–1241) suggère un passage en Italie depuis la Macédoine à travers l'Adriatique, version qui ne correspond pas à celle que nous connaissons par Virgile, et qui tend peut-être, comme l'a supposé A. Coppola, à souligner une forme de *suggeneia* troyenne justifiant une alliance entre un prince d'origine macédonienne et la puissance romaine [11] : Lycophron se plaît en effet à multiplier les allusions à une présence troyenne ou asiatique en Macédoine, que ce soit à travers l'évocation des errances d'Énée ou dans ses excursus sur Ilos, venu fixer sur les rives du Pénée une nouvelle frontière entre Europe et Asie (v. 1345), et Midas, venu venger en Europe ses « frères troyens » (v. 1397–1408).

La suite du passage fait allusion à une alliance, en terre étrusque, entre Énée et un nain (*νάνος*) [12] :

> Bien qu'étant son ennemi, un nain viendra le rejoindre avec une armée alliée: il le convaincra à force de serments, de prières et de génuflexions, ce nain, qui, dans ses errances, explora tous les recoins de la mer et de la terre [13].

Ulysse, protagoniste du conflit troyen, est ici désigné au moyen du terme *νάνος*, qui appelle un commentaire étendu, et d'une périphrase qui fait clairement allusion à l'*Odyssée*. Le choix du terme *νάνος* se situerait pour sa part au confluent de plusieurs allusions: proche du grec *νάννος* (nain), il pourrait renvoyer, par jeu d'intertextualité, au motif de la petite taille d'Ulysse, qui se trouve mentionnée tant dans l'*Iliade* que dans l'*Odyssée* [14]. Dans ses scholies, Tzetzès apporte une autre explication qui nous ramène à l'Étrurie : le terme *nanos* serait un mot étrusque désignant le « vagabond », motif glosé, chez Lycophron, par la périphrase « qui, dans ses errances, explora tous les recoins de la mer et de la terre » (*πλάναισι πάντ' ἐρευνήσας μυχὸν / ἁλός τε καὶ γῆς*). Enfin, troisième piste, d'autres sources littéraires nous parlent d'un roi Pélasge, Nanas, héros étrusque lié à Cortone comme le sera Ulysse.

Pour tenter de décoder les allusions rassemblées ici par Lycophron, et pour en mesurer la portée éventuelle auprès d'un auditoire du IIIe s. av. J.-C., il convient de comparer le récit de Lycophron aux autres témoignages littéraires que nous connaissons, mais aussi et surtout aux indices d'interprétation fournis par d'autres vers de l'*Alexandra* [15].

Le passage qui nous intéresse doit ainsi être mis en rapport avec deux fragments d'Hellanicos de Lesbos (V^e^

---

10. Erskine 2004.
11. Copppola 2002.
12. Voir Philipps 1953, p. 60–61 ; Solmsen 1986.
13. Lycophron, *Alex.* 1242–1245 :
    Σὺν δέ σφι μίξει φίλιον ἐχθρὸς ὢν στρατόν,
    ὅρκοις κρατήσας καὶ λιταῖς γουνασμάτων
    νάνος, πλάναισι πάντ' ἐρευνήσας μυχὸν
    ἁλός τε καὶ γῆς.
14. *Il.* III, 193 ; *Od.* VI, 230.
15. Uggeri 2003.

s. av. J.-C.) connus à travers le livre I des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. Le premier de ces deux fragments, tiré de la *Phorônis* [16], indique que les Pélasges chassés de Thessalie par les Grecs avaient franchi l'Adriatique sous la conduite du roi Nanas et avaient débarqué au niveau de l'embouchure du Pô où ils auraient fondé Spina, avant de traverser les Apennins et de s'allier aux Aborigènes pour prendre Cortone et coloniser cette région. Un autre fragment, issu cette fois des *Prêtresses d'Argos*, relatait qu'Ulysse s'était rendu, une fois vieux, en Italie où il avait été rejoint par Énée. Les deux ennemis se seraient alliés et de leur alliance aurait résulté la fondation de Rome sous l'égide d'Énée qui apparaît comme étant le personnage principal de ce récit [17]. D'autre part, Lycophron semble connaître une tradition relatée tant par Théopompe (*FGrHist* 115 F 354) que par la *Constitution des habitants d'Ithaque*, et qui voulait qu'Ulysse ait dû quitter Ithaque après son retour, à cause de la conduite répréhensible que Pénélope aurait eue durant son absence [18]. Ulysse se serait alors exilé en Italie. De fait, Lycophron rapporte une tradition déviante au sujet de Pénélope, que Cassandre décrit ainsi : « La chienne, forniquant d'un air grave, videra sa demeure (celle d'Ulysse) en répandant en festins la fortune du pauvre homme » [19].

Lycophron s'efforce de combiner cette version avec un autre récit, plus connu, qui provient vraisemblablement de la *Télégonie*, et qui reçoit des échos dans les lemmes d'une collection d'épigrammes dont certaines remontent au Ve siècle avant J.-C. : le *Péplos* [20]. Télégonos, fils d'Ulysse et de Circé, débarque à Ithaque et tue son père par erreur. Chez Lycophron, Ulysse mourra dans les bois d'Ithaque après avoir « découvert son bien dévoré en banquets par les Proniens du fait de la folie bachique qui saisit la chienne laconienne » [21]. Il y sera tué par Télégonos avec un dard tiré du corps d'un poisson sarde (v. 795–798). Une fois sa méprise révélée, Télégonos, accompagné de Télémaque qui épousera Circé, ramène les cendres d'Ulysse en Italie. Le lemme de l'épigramme 12 du *Péplos* pseudo-aristotélicien se réclame d'une tradition similaire en indiquant que le tombeau d'Ulysse se trouvait en Tyrrhénie. Dans l'exposé de Lycophron, l'évocation du meurtre d'Ulysse par Télégonos est suivie d'une série d'allusions aux lieux de culte où le héros sera honoré après sa mort, un *nekyomanteion* (?) en Étolie et « Pergè montagne tyrrhénienne sur le territoire de Gortyne (Cortone) » [22] où seront rassemblées ses cendres [23]. Comme c'est le cas dans plusieurs passages de son œuvre, Lycophron s'efforce vraisemblablement d'allier plusieurs versions du mythe, quitte à ce que celles-ci entrent en contradiction avec une version donnée plus loin dans le récit [24].

Cette tradition qui lie Ulysse au mont Pergè (Monte Pergo?) est certainement à la base de l'identification entre le roi pélasge Nanas et Ulysse. Nanas prend le contrôle de Cortone et les cendres d'Ulysse y sont rassemblées. L'identification entre Ulysse et Nanas remonte-t-elle à Lycophron ou, comme il est plus probable, à un historien du IVe siècle, ou encore à une source étrusque connue par Lycophron ou par sa source? Plutôt qu'une forgerie du seul Lycophron, il faut sans doute présupposer une référence érudite à une tradition existant effectivement en Étrurie et qui aurait été forgée suivant un phénomène d'*interpretatio Graeca*. De fait, le référent du texte de Lycophron se situe probablement dans la réalité d'un culte existant réellement à Cortone aux IVe et IIIe siècles. I. Malkin a étudié la manière dont la figure d'Ulysse avait pu être utilisée comme héros fondateur à Cortone et fait l'hypothèse selon laquelle son rôle aurait été étendu, au

---

16. *FGrHist* 4 F 4 = Denys d'Halicarnasse I, 28, 3.

17. *FGrHist* 4 F 84 = Denys d'Halicarnasse I, 722. Sur ces fragments, voir Philipps 1953, p. 57–58; Horsfall 1979 ; Solmsen 1986 ; Ampolo 1992.

18. Solmsen 1986, p. 99.

19. Lycophron, *Alex.* v. 771–773 :

ἡ δὲ βασσάρα
σεμνέως κασωρεύουσα κοιλανεῖ δόμους,
θοίναισιν ὄλβον ἐκχέασα τλήμνος.

20. Pseudo-Aristote, *Péplos*, épigrammes 12 et 13. Sur le *Péplos*, collection d'épigrammes qui remonte sans doute, pour une partie au moins, à l'époque classique, voir Gutzwiller (à paraître).

21. Lycophron, *Alex.* 791–792 :

κτῆσίν τε θοίναις Πρωνίων λαφυστίαν
πρὸς τῆς Λακαίνης αἰνοβακχεύτου κιχὼν

22. Lycophron, *Alex.* 805–806 :

Πέργη… Τυρσηνῶν ὄρος
ἐν Γορτυναίᾳ…

23. Philipps 1953, p. 61.

24. Pour West 1984, ce type de contradictions internes s'expliquent au contraire par l'intervention ultérieure d'un interpolateur écrivant en contexte italien.

début de l'époque hellénistique, à celui de guide de la migration des Étrusques [25]. La confusion avec Nanas peut alors s'expliquer par le rôle qu'Ulysse joua à Cortone, dans une cité explicitement prise par Nanas. Il est très possible qu'un culte héroïque à Ulysse-Nanas ait été mis en place ou réorganisé au IVe siècle avant J.-C., sur le modèle du culte rendu à Énée à Lavinium, où la tombe présumée d'Énée — en réalité une tombe à tumulus de l'époque orientalisante — fut transformée en *hérôon* [26]. La colline de Pergo, une éminence située à 4 km à l'Est de Cortone et qui correspond vraisemblablement au mont Pergè de Lycophron comporte les restes de plusieurs tombes de l'époque orientalisante recouvertes de tumulus atteignant 60 mètres de diamètre [27].

Tarchon, Tyrsènos

Des descendants d'Héraclès se joignent à l'alliance formée par Ulysse et Énée. Lycophron nomme explicitement Tarchon et Tyrsènos, qu'il présente comme étant les fils de Télèphe roi des Mysiens [28] :

> Avec eux, il y aura les jumeaux du roi des Mysiens, dont le Gardien, le Dieu-Vin, un jour fera ployer la lance en lui liant les membres avec des ceps, Tarchon et Tyrsènos, les loups flamboyants issus du sang d'Héraclès [29].

Le court passage étudié ici doit être mis en parallèle avec un autre passage, dans l'abrégé d'histoire universelle qui figure à la fin de l'*Alexandra*. Dans ce deuxième passage, Lycophron présente la venue des Étrusques en Occident comme l'une des manifestations de la lutte séculaire entre Europe et Asie (v. 1352–1361) : suivant ce passage, les Étrusques seraient venus du Tmôlos en Lydie pour envahir Agylla (c'est à dire Caeré sur le versant tyrrhénien) ; ils se seraient battus, sur le sol italien, avec des Ligures et des Pélasges. Ce deuxième extrait de l'*Alexandra*, inclus à la suite d'une page où Lycophron multiplie les allusions à la préface d'Hérodote, peut être mis en rapport avec le paragraphe I, 94 de l'*Enquête*, où l'historien relate l'arrivée des Lydiens en Ombrie, sous la conduite de Tyrrhénos [30]. La version retenue ici par Lycophron est bien différente de celle, probablement indigène, qu'il introduit dans l'excursus sur Énée [31].

On peut tout d'abord remarquer, avec N. Horsfall, que le passage qui nous intéresse constitue la première attestation littéraire qui nous soit parvenue d'un lien entre Télèphe, roi de Mysie, et les Étrusques, qui, suivant une version notamment retenue par Hérodote et qui deviendra une forme de « vulgate », sont d'origine lydienne [32]. Encore une fois, Lycophron tente de marier le témoignage d'Hérodote avec une autre tradition qui devait être bien implantée en Étrurie, si l'on en croit le nombre d'images étrusques impliquant Télèphe [33]. Le choix de Télèphe comme « père des Étrusques » relève peut-être de la volonté que les

---

25. Malkin 1998, p. 173–174.

26. Uggeri 2003. Que le tombeau qui passait pour être celui d'Énée ait effectivement été découvert au cours des fouilles de Lavinium et ait été correctement identifié par les archéologues est un point débattu dans la bibliographie : voir les références citées par Erskine 2004, n. 25, p. 104.

27. Briquel 1991, p. 210 ; Uggeri 2003.

28. Sur la genèse de cette légende qui fait de Tarchon, figure importante de la légende étrusque, le frère de Tyrsènos et sur son orientation mysienne qui tranche avec l'idée d'une origine lydienne des Étrusques, voir Briquel 1991, p. 195–200, qui estime que cette version du mythe s'est formée localement en Étrurie, en rupture avec la « vulgate » transmise par l'historiographie grecque. Éloignée de la version hérodotéenne qui mentionne deux frères Tyrrhénos et Lydos, la version étrusque s'est peut-être développée à partir de la réception d'une version connue par Strabon V, 2, 2 qui introduit bien la figure d'Héraclès, mais non celle de Télèphe, dans la généalogie de Tyrrhènos et mentionne par ailleurs la figure de Tarchon, sans toutefois en faire le frère de Tyrrhènos.

29. Lycophron, *Alex.* 1245–1249 :

> *Σὺν δὲ δίπτυχοι τόκοι*
> *Μυσῶν ἄνακτος, οὗ ποτ' Οἰκουρὸς δόρυ*
> *γάμψει Θέοινος γυῖα συνδήσας λύγοις,*
> *Τάρχων τε καὶ Τυρσηνός, αἴθωνες λύκοι,*
> *τῶν Ἡρακλείων ἐκγεγῶτες αἱμάτων.*

30. Harari 1994.

31. Briquel 1991, p. 193–194.

32. Horsfall 1973, p. 73.

33. Briquel 1991, p. 200–205, qui souligne cependant que le succès de la légende de Télèphe reste relatif dans les témoignages artistiques antérieurs au IIe siècle et qu'il faut envisager une motivation plus particulière à l'insertion de cette figure dans la problématique des origines étrusques. Lycophron demeure le premier témoin assuré d'une implication de Télèphe dans

Étrusques eux-mêmes avaient pu avoir d'identifier l'origine de leur peuple parmi un héros grec [34]. Le glissement de la Lydie à la Mysie pourrait s'expliquer par le manque de héros grecs liés à la Lydie, mais il a également pu s'opèrer grâce à la figure d'Héraclès double ancêtre des Téléphides et des rois de Lydie [35]. Une autre piste est proposée par D. Briquel qui envisage, pour motivation principale à l'insertion de Télèphe dans le récit des origines du peuple étrusque, la présence, dans la légende de Télèphe, du roi d'Arcadie Corythos, dont les bergers recueillent Télèphe après son exposition. Or, un héros grec du nom de Corythos aurait été considéré comme étant l'éponyme de Cortone enseveli sur la Pergè à un moment donné de l'élaboration de la légende des origines du peuple étrusque [36].

On peut légitimement se demander si les deux versions de la légende des origines du peuple étrusque que Lycophron combine ainsi correspondent ou non à des versions qui se seraient développées, pour l'une sur le versant tyrrhénien, pour l'autre dans une région centrée sur Cortone et qui correspondrait à la partie nord-est de l'Étrurie. Dans son deuxième exposé relatif aux Étrusques (v. 1352–1361), Lycophron indique en effet qu'ils sont venus de Lydie et se sont établis à Agylla (Caéré), sur le versant Tyrrhénien. À première vue, on pourrait être tenté de rattacher à ce même ensemble tyrrhénien la mention, dans notre passage, de Tarchon et Tyrsènos, les deux téléphides d'origine lydienne. Le nom de la ville de Tarquinii se rattache en effet à celui de Tarchon et N. Horsfall avait tenté de montrer que Corythos, nom du roi d'Arcadie qui secourut Télèphe, était l'ancien nom de cette cité [37]. Suivant cette hypothèse, Lycophron aurait ici fondu deux versions qui seraient développées dans des aires géographiques différentes : celle des deux frères venus d'Asie qui aurait laissé des traces dans la toponymie du versant tyrrhénien, et celle d'un peuplement pélage conduit par Ulysse/Nanas version particulièrement diffusée autour de Cortone, lieu de la sépulture du héros. Cette interprétation a cependant été largement récusée [38] et l'étude de D. Briquel conduit à penser que les deux légendes ont été successivement représentées à Cortone même, en lien avec l'identification supposée, par *interpretatio Graeca*, du héros enseveli sur la Pergè. Deux identifications concurrentes auraient ainsi été proposées : l'une avec un Corythos (le roi qui recueillit Télèphe?), éponyme de Cortone, l'autre avec Ulysse/Nanas. Suivant cette deuxième hypothèse, la notice de Lycophron mêle donc la tradition romaine du mythe d'Énée avec deux traditions étrusques distinctes, qui sont toutes deux associées à l'identification, par *interpretatio Graeca*, du héros fondateur enseveli près de Cortone. On retiendra, avec D. Briquel, l'idée que les Étrusques ne sont sans doute pas les auteurs directs de cette étrange notice combinant des interprétations qui n'avaient sans doute pas eu cours de manière contemporaine, mais qu'il s'agirait plutôt d'une construction savante bien dans le goût de Lycophron [39] : on peut supposer que le poète a ici combiné deux traditions différentes qu'il a par exemple pu lire dans une ou plusieurs notices consacrées par des historiens grecs tels que Lycos ou Timée à la cité étrusque de Cortone.

Restent à analyser les raisons qui ont pu pousser Lycophron à introduire ces deux légendes liées à Cortone dans le cours de son excursus sur Énée. Il me semble que la raison principale tient à la teneur du discours d'ensemble de Lycophron qui semble principalement porter sur le conflit séculaire de l'Europe et de l'Asie et sur la réconciliation possible des deux terres ennemies. D'une part, la rencontre entre Ulysse et Énée, fondateurs supposés de Rome, fait de cette ville le produit d'une alliance inouïe entre Europe et Asie. D'autre part, les Étrusques sont eux-mêmes présentés comme les doubles descendants d'une composante européenne et d'une composante asiatique puisqu'ils sont conduits, pour une part, par Tarchon et Tyrsénos, et, pour une autre, par Ulysse/Nanas-Nanos. Tout se passe donc comme si Lycophron voulait ici combiner deux des traditions majeures concernant l'archéologie du peuplement de l'Étrurie: la version qui soulignait leur origine asiatique et celle qui faisait des Étrusques les descendants de Pélasges conduits par Nanas et que nous connaissons par Denys d'Halicarnasse. Lycophron souligne ainsi la double origine pélasge et lydienne/mysienne des Étrusques. Cette origine est encore compliquée par celle de Télèphe et de Corythos, qui conduisent à souligner la composante arcadienne qui se serait située aux origines du peuplement étrusque et de la future Rome [40]. La fusion de ces traditions possède donc me semble-t-il une fonction bien précise

---

les origines du peuple étrusque.

34. Horsfall 1973.
35. Sur Héraclès ancêtre des Lydiens, voir Hérodote I, 7 ; Scheer 2003 et Erskine 2004, p. 100.
36. Briquel 1991, p. 212–213. *Contra*, Horsfall 1973.
37. Horsfall 1973.
38. Briquel 1991, p. 212–213.
39. Briquel 1991, p. 221.
40. Sordi 2006.

dans la perspective du discours de Lycophron qui est celle d'une histoire des rapports entre Europe et Asie: celle de faire des Étrusques et des Romains des peuples issus de la *suggeneia* entre Europe et Asie.

La manducation des tables

Par un effet de réflexivité courant dans l'*Alexandra*, poème oraculaire, Cassandre évoque une prophétie faite à Énée:

> Et là, après avoir trouvé une table chargée de vivres, table que ses compagnons dévoreront ensuite, il se rappellera des anciennes prophéties [41].

L'épisode est celui évoqué par Virgile au chant VII (v. 112–115): les Troyens à peine débarqués dans le Latium apprêtent leur premier repas et disposent les vivres sur des galettes de blé qu'il posent à même le sol [42]. Comme la faim pousse les compagnons d'Énée à dévorer jusqu'aux galettes, Ascagne souligne, en se jouant, que les convives ont même mangé la table. Ce passage du chant VII renvoie en réalité son lecteur à trois passages différents du chant III qui sont tous trois susceptibles de recéler l'origine de la prophétie qui s'accomplit au chant VII.

Dans l'*Énéide*, la prophétie concerant la manducation des tables est, en apparence, d'abord placée dans la bouche de Kélainô, reine des Harpyes que les Troyens rencontrent au chant III (v. 255–257) [43]. Elle est ensuite expliquée, dans ce même chant, par le devin Hélénos, qu'Énée retrouve à Buthrote. Hélénos complète la prophétie de la manducation des tables en annonçant l'épisode prodigieux de la truie blanche entourée de ses trente petits — deux signes qui étaient déjà rapprochés l'un de l'autre dans le poème de Lycophron (v. 389–395). Au chant VII de l'*Énéide*, l'épisode des Troyens mangeant leurs tables est cependant rattaché à une prophétie prononcée par Anchise dont Énée se rappelle soudain en entendant la plaisanterie d'Ascagne (v. 116–129). Or, Anchise ne possède pas le don de prophétie de son vivant et sa connaissance des événements futurs est directement mise en relation, en III, 180–187, avec les paroles qu'il a entendues, à Troie, de la bouche de Cassandre [44]. Aussi S. West a-t-elle proposé de reconnaître, dans cet dispositif virgilien, une allusion détournée au poème de Lycophron [45]. Il me paraît intéressant de noter que cette allusion ne se met en place qu'au prix d'un jeu de renvois entre les chants VII et III de l'*Énéide* et que la prophétie d'Anchise est au contraire la seule qui, au chant III, ne mentionne pas explicitement la manducation des tables. Le poème virgilien semble donc pointer vers une attribution à Cassandre de l'origine première de cette prophétie: c'est au prix d'un petit jeu d'énigmes que le lecteur est enfin renvoyé au poème de Lycophron pour rechercher la source de cette étrange vaticination.

Il est difficile d'évaluer la portée du témoignage de Lycophron dans la mesure où l'*Alexandra* nous livre la première attestation de ce mythe. On pourrait être tenté de penser, dans une première approche, que la prophétie des Troyens dévorant leurs tables relevait, au IIIe siècle, d'un mythe « local ». Par sa simple existence, le témoignage de *Alexandra* nous montre que ce n'était pas le cas. L'allusion à Cassandre dans le poème virgilien tend peut-être à montrer que la plus ancienne source dont le poète augustéen disposait au sujet de cette prophétie n'était autre que le poème obscur de Lycophron.

---

41. Lycophron, *Alex.* 1250–1252 :
Ἔνθα τράπεζαν εἰδάτων πλήρη κιχών,
τὴν ὕστερον βρωθεῖσαν ἐξ ὀπαόνων,
μνήμην παλαιῶν λήψεται θεσπισμάτων.

42. Les opinions diffèrent sur les liens entre le poème virgilien et l'*Alexandra* de Lycophron: voir par exemple West 1983, p. 132–135 (avec les références bibliographiques données à la p. 132). Klein 2009 établit clairement la dette de plusieurs poètes augustéens à l'égard de Virgile.

43. Denys d'Halicarnasse (I, 55, 4) indique quant à lui que cette prophétie est diversement attribuée à l'oracle de Dodone et à la sibylle d'Érythrées. La version qui lie cette prophétie à Dodone est vraisemblablement celle qu'Énée retravaille dans son poème : cf. III, 466 et Gwatkin 1961, p. 101.

44. Les deux passages, celui du chant VII, et celui de la prophétie d'Anchise au chant III, sont d'ailleurs liés par une réminiscence interne de la formule « *nunc repeto* » (VII, 123 et III, 184).

45. West 1983, p. 134–135, veut en outre voir un pastiche du style de Lycophron dans les vers du chant VII qui mentionnent la manducation des tables ; voir aussi Klein 2009, p. 566–569.

De quelle couleur était la truie blanche?

Comme nous l'avons dit, l'autre prophétie d'Hélénos, celle de la truie dont Énée dénombre les petits au chant VIII de l'*Énéide*, figure déjà dans l'*Alexandra*: contrairement à Virgile, Lycophron indique que la truie prophétique était venue de Troie avec Énée. Les trente petits de la truie sont mis en rapport avec trente citadelles supposément fondées par Énée en Italie.

> Il établira trente bastides, après avoir compté les petits d'une *immense* truie, qu'il avait embarquée depuis les collines de l'Ida et depuis les pays dardaniens, nourricière, dans sa portée, d'autant de marcassins [46].

La traduction adoptée ne s'impose pas d'elle même. Les traductions disponibles font de l'animal mentionné par Cassandre, une truie « noire » suivant le sens courant de l'adjectif *kelainè*, ce qui contredit la tradition rapportée par les auteurs latins qui s'accordent à parler d'une truie blanche. Dans un article récent, H. White a proposé une nouvelle interprétation de ce passage : certaines scholies homériques indiquent en effet que l'adjectif *kelainè* pouvait avoir le sens d'immense [47]. La truie *kelainè* de Lycophron serait dès lors l'équivalent de l'animal *ingens* décrit par Virgile (III, 390). Bien sûr le décodage d'une telle énigme présuppose que les lecteurs de Lycophron aient par avance connu l'histoire de la truie *blanche* d'Énée et que le détail incongru du pelage noir les ait suffisamment troublés pour qu'ils s'interrogent sur les autres significations de l'adjectif *kelainè* en prenant appui sur leur connaissance des scholies homériques. Encore une fois, si l'on suppose un contexte de rédaction ou de réception correspondant au milieu de la cour alexandrine, on demeure frappé de la connaissance que les lecteurs de Lycophron devaient avoir de l'Italie et de mythes dont la portée se révèle beaucoup plus importante que prévu.

Bilan

Si l'on tente de dresser le bilan des remarques qui précèdent, on voit que le traitement de l'excursus d'Énée est parfaitement typique d'une technique consistant à intégrer plusieurs versions, potentiellement contradictoires, au sein d'une nouvelle présentation des mythes d'Ulysse et d'Énée et de l'ethnographie italienne. Au jeu avec la tradition littéraire se mêlent des allusions impliquant la connaissance au moins indirecte de sanctuaires et de cultes locaux. L'Italie est ainsi perçue au travers d'une « géographie sacrée » pour reprendre une heureuse expression d'I. Edlund [48].

Pour être pleinement apprécié, le poème de Lycophron semble donc présupposer, dès sa rédaction, l'existence de scholies et de commentaires lexicaux permettant aux lecteurs d'apprécier les allusions à des cultes locaux, mais aussi le jeu sur des noms étrusques ou sur des mots empruntés à différentes langues barbares suivant un procédé qui n'est pas sans exemple dans le reste du poème, même s'il reste discret [49].

Le cas de la truie *kelainè* d'Énée semble également présupposer, de la part du lecteur, une connaissance approfondie de mythes dont nous serions à priori tentés de penser, en tant que Modernes, qu'ils n'avaient, au IIIe siècle, qu'une portée locale. La notion de « mythe local » doit bien évidemment être remise en cause et questionnée. À supposer que le public de Lycophron soit composé des érudits de la cour alexandrine, peut-on tenir pour acquis que ces lecteurs percevaient le choix de l'adjectif *kelainè* comme l'une des manifestations de la poétique des griphes chère à Lycophron ?

Parmi les traditions locales et peu connues auxquelles Lycophron pouvait se référer, comment expliquer le poids donné à tel ou tel épisode ? L'explication peut tenir, comme nous le verrons à des raisons historiques et à la volonté d'utiliser les mythes pour faire allusion à l'actualité politique. Mais elle tient aussi à des logiques d'ordre proprement poétique. Cassandre multiplie ainsi, au sein de sa prophétie, les mises en abymes à

---

46. Lycophron, *Alex.* 1253–1258 :
    Κτίσει δὲ χώραν ἐν τόποις Βορειγόνων
    ὑπὲρ Λατίνους Δαυνίους τ'ᾠκισμένην,
    πύργους τριάκοντ' ἐξαριθμήσας γονὰς
    συὸς κελαινῆς, ἣν ἀπ' Ἰδαίων λόφων
    καὶ Δαρδανείων ἐκ τόπων ναυσθλώσεται,
    ἱσηρίθμων θρέπτειραν ἐν τόκοις κάπρων·
47. White 2000.
48. Edlund 1987.
49. Voir sur ce point les remarques mesurées de Guilleux 2009, p. 223–224.

travers des allusions à d'autres devins ou à d'autres prophéties que la sienne. La prophétie liée au nombre de porcelets comptés par Énée pouvait ainsi rappeler, au sein du poème, le motif de la lutte opposant les devins Mopsos et Calchas, deux figures auxquelles Lycophron accorde un relief particulier [50].

Quels sont, enfin, les apports du passage étudié à notre compréhension générale du contexte de rédaction de l'*Alexandra* ? Premier point: l'idée des multiples origines pélasge, lydienne/mysienne et arcadienne du peuple étrusque et celle de l'alliance entre Ulysse, un Grec, et Énée, un Troyen, va dans le sens de la possibilité d'une réconciliation entre Grèce et Asie qui prendrait place sur la terre italienne et, ce, grâce à l'émergence de la puissance romaine. On peut ici être tenté de souligner que l'excursus sur Énée clôt la partie de l'*Alexandra* consacrée aux *Nostoi*, juste avant que Lycophron n'entreprenne de narrer, en l'espace de deux-cents vers, l'histoire du conflit séculaire entre Europe et Asie, conflit dont il annoncera justement l'apaisement, grâce à la triple intervention d'un commandant macédonien, d'un Épirote et d'un Romain, dans une époque qui semble devoir coïncider avec celle de la rédaction du poème. L'alliance débouchant sur la fondation de Rome préfigurerait ainsi la résolution finale du conflit séculaire entre Europe et Asie [51].

Second point : la tradition d'une fondation de Rome par Énée et Ulysse semble remonter aux *Prêtresses d'Argos* d'Hellanicos de Lesbos, mais l'intérêt pour l'alliance entre Énée et Ulysse, présenté ici comme une figure liée à Cortone, aurait pu être réactivé à l'occasion de la trêve de trente ans que les habitants de Cortone, en lutte contre les Romains, avaient obtenue en 310 avant J.-C. Comme l'a souligné G. Uggeri [52], un tel événement pouvait encore sembler très proche pour un auteur qui, au sein de l'excursus consacré aux retours d'Ulysse, évoque l'assassinat d'Héraclès, fils d'Alexandre le Grand et de Barsine (v. 803–804), un événement daté de l'année 309 av. J.-C.[53]

Bibliographie

Amiotti G. 1982, « Lico di Reggio e l'*Alessandra* di Licofrone », *Athenaeum* 70, p. 452–460.

Ampolo C. 1992, « Enea ed Ulisse nel Lazio da Ellanico (*FGrHist* 4 F 84) a Festo (432 L) », *La Parola del Passato* 47, p. 321–342.

Briquel D. 1991, *L'origine lydienne des Étrusques. Histoire de la doctrine dans l'Antiquité*, CEFR 139, Rome.

Coppola A. 2002, *Il re, il barbaro, il tiranno. Poesia e ideologia in età ellenistica*, Padoue.

Edlund I. 1987, « The Sacred Geography of Southern Italy in Lycophron's *Alexandra* », *Opuscula Romana* 16, p. 43–49.

Erskine A. 2004, « The Trojan War in Italy: Myth and Local Tradition », *in* J. M. Candau Morón, Fr. J. González Ponce et G. Cruz Andreotti (éds.), *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad. Actas del Simposio Internacional celebrado en Sevilla, Valverde del Camino y Huelva entre el 22 y el 25 de abril de 2003*, Málaga, p. 97–107.

Guilleux N. 2009, « La fabrique des *hapax* et des *prôton legomena* dans l'*Alexandra*, entre connivence et cryptage », *in* Chr. Cusset – É. Prioux (éds.), *Lycophron: Éclats d'obscurité*, Saint-Étienne, p. 221–236.

Gutzwiller K. (à paraître), « Heroic Epitaphs of the Classical Age : The Aristotelian Peplos and Beyond », *in* A. et I. Petrovic (éds.), Audê technessa litho. *Archaic and Classical Greek Epigram*, Cambridge.

50. Lycophron, *Alex.* v. 424–430. Au cours du concours opposant les devins Mopsos et Calchas, le premier fut invité à deviner le nombre de figues portées par un figuier sauvage, et le second, le nombre de porcelets mis bas par une truie. Sur Mopsos, voir encore v. 439–446. Sur Calchas, voir les v. 978–983 ; v. 1047.

51. Sur l'usage politique des mythes chez Lycophron et sur l'importance des motifs troyens dans la présentation ethnographique et topographique que cet auteur donne de l'Italie, voir Pouzadoux–Prioux 2009. Sur la reprise des mythes troyens en Italie, notamment dans le contexte d'une présentation des rapports entre populations grecques et non-grecques, voir Scheer 2003 et Erskine 2004.

52. Uggeri 2003.

53. Je tiens à remercier les organisateurs du colloque *Eruditio antiqua* pour leur aimable invitation. Les recherches présentées dans cet article ont été menées dans le cadre du projet d'ANR « Culture antiquaire et invention de la modernité à l'époque hellénistique » (CAIM).

GWATKIN (JR.) W. E. 1961, « Dodona, Odysseus, and Aeneas », *The Classical Journal* 57, p. 97–102.

HARARI M. 1994, « La preistoria degli Etruschi secondo Licofrone », *Ostraka* 3-2, p. 259–275.

HORSFALL N. 1973, « The Return of Aeneas in Virgil and His Sources », *The Journal of Roman Studies* 63, p. 68–73.

HORSFALL N. 1979, « Some Problems in the Aeneas Legend », *The Classical Quarterly* n. s. 29, p. 372–390.

KLEIN F. 2009, « La réception de Lycophron dans la poésie augustéenne: le point de vue de Cassandre et le dispositif poétique de l'*Alexandra* », *in* Chr. Cusset – É. Prioux (éds.), *Lycophron: Éclats d'obscurité*, Saint-Étienne, p. 561–592.

LAMBIN G. 2005, *L'*Alexandra *de Lycophron. Étude et traduction*, Rennes.

MALKIN I. 1998, *The Returns of Odysseus: Colonization and Ethnicity*, Berkeley.

MOMIGLIANO A. 1942, « "Terra Marique" », *The Journal of Roman Studies* 32, p. 53–64.

PHILIPPS E. D. 1953, « Odysseus in Italy », *The Journal of Hellenic Studies* 73, p. 53–67.

POUZADOUX CL. – PRIOUX É. 2009, « Orient et Occident au miroir de l'*Alexandra* de Lycophron et de la céramique apulienne », *in* Chr. Cusset – É. Prioux (éds.), *Lycophron: Éclats d'obscurité*, Saint-Étienne, p. 451–486.

PRIOUX É. (à paraître), « On the Oddities and Wonders of Italy: When Poets Look Westward », *in* M. A. Harder – R. Regtuit – G. Wakker (éds.), *Nature and Science in Hellenistic Poetry*, Hellenistica Groningana 15, Louvain.

ROSSI L. E. 1997, « L'Atlante occidentale degli *Aitia* di Callimaco. Mito e modi di lettura », *in Mito e storia in Magna Grecia. Atti del trentaseiesimo convegno di studi sulla Magna Grecia. Taranto, 4–7 ottobre 1996,* Tarente, p. 69–80.

SCHEER T. 2003, « The Past in a Hellenistic Present: Myth and Local Tradition », *in* A. Erskine (éd.), *A Companion to the Hellenistic World*, Oxford, p. 216–231.

SISTAKOU E. 2009, « Breaking the Name Code in Lycophron's *Alexandra* », *in* Chr. Cusset – É. Prioux (éds.), *Lycophron: Éclats d'obscurité*, Saint-Étienne, p. 237–258.

SOLMSEN F. 1986, « "Aeneas Founded Rome with Odysseus" », *Harvard Studies in Classical Philology* 90, p. 93–110.

SORDI M. 2006, « Il mito di Telefo e gli Arcadi in Italia », *Aevum* 80, p. 63–65.

UGGERI G. 2003, « La tomba di Ulisse a Cortona. Nota topographica a Lycophr. *Alex.* 805–806 », *in* P. Defosse (éd.), *Hommages à Carl Deroux*, vol. 4 (Archéologie et histoire de l'art, Religion), Bruxelles, p. 241–247.

WEST S. 1983, « Notes on the Text of Lycophron », *The Classical Quarterly* n. s. 33, p. 114–135.

WEST S. 1984, « Lycophron Italicised », *The Journal of Hellenic Studies* 104, p. 127–151.

WHITE H. 2000, « Further Textual Problems in Greek Literature », *Orpheus* 21, p. 175–188.